



# Le maître zen et le spécialiste du thé

VOICI UN RÉCIT EMBLÉMATIQUE QUI ILLUSTRE PARFAITEMENT COMMENT PEUT AGIR UN KŌAN QUAND IL EST MANIÉ AVEC DEXTÉRITÉ PAR UN GRAND MAÎTRE ZEN. C'EST L'HISTOIRE FONDATRICE DE LA CÉLÈBRE CÉRÉMONIE DU THÉ.

Récit tiré des *Contes des sages bouddhistes* de Pascal Fauliot (éditions du Seuil)  
Avec l'aimable autorisation de l'éditeur. © Seuil.

Murata Shukō était devenu un expert dans l'art du thé d'une bien curieuse manière. Entré dans les ordres et souffrant pendant sa jeunesse d'une sorte d'indolence qui faisait de lui la risée de ses confrères, il s'endormait pendant les séances de méditation, troublant le silence par ses ronflements tonitruants. À tel point qu'il fut chassé du monastère. Pour trouver un remède à sa somnolence malade, il décida d'aller consulter un médecin qui lui prescrivit de boire abondamment du thé. Il se prit donc de passion pour ce breuvage stimulant dont l'une des vertus est de tenir éveillé. Il devint un fin connaisseur des grands

crus et des ustensiles originaux de Chine, fort prisés en ce temps-là par les aristocrates de Kyōto. Au cours de cérémonies raffinées, ils se plaisaient à goûter des thés rares dans de précieuses porcelaines, à deviner leur âge et leur provenance tout en récitant des poèmes. Nōami, célèbre poète et peintre de l'époque, introduisit Shukō auprès du *shōgun* qui ne tarda pas à en faire son maître de thé. N'ayant cependant pas perdu le goût du *dharma*, il désirait devenir le disciple du grand maître zen Ikkyū vénéré comme un Bouddha vivant. Passant la plus grande partie de sa vie à vagabonder et à composer des poèmes





iconoclastes où il brocardait notamment l'hypocrisie des moines, le Zenji avait refusé toute fonction monastique et toute compromission avec le pouvoir. Ikkyū finit par accepter sur ordre impérial la charge de supérieur du Daitoku-ji, l'un des plus importants monastères zen de la capitale. Il le restaura et en fit un foyer de renouveau spirituel et culturel qui eut une influence considérable au Japon.

Quand Shukō se présenta devant lui, Ikkyū s'exclama :

— Voici donc le fameux maître de thé du *shōgun* ! Pourquoi cette passion pour ce breuvage ?

— Eisai, le patriarche japonais du zen, le recommandait pour fortifier le cœur, le souverain des cinq organes. Il permet de rétablir la santé et de garder l'esprit en éveil.

Ikkyū esquissa un sourire et demanda :

— Et quelle est la signification du thé de Chao-Chu ?

Le Zenji faisait référence à un célèbre *kōan* selon lequel le grand maître chinois répondit un jour à un moine qui venait pour la première fois le questionner sur le *dharma* : « Veuillez goûter le thé. » Et il lui fit servir un bol de thé. À un second visiteur qui était un habitué, il fit la même déclaration. Quand son assistant s'étonna qu'il répondit la même chose, il lui rétorqua aussi : « Veuillez goûter le thé. » Shukō resta silencieux, incapable de proposer une explication. Ikkyū lui servit alors du thé. Quand son hôte porta le bol à ses lèvres, il fit retentir un *katsu*, un puissant cri guttural dont les maîtres zen ont le secret. Et d'un coup sec de son *nyoi*, son sceptre honorifique, le Zenji brisa le récipient.

Sans sourciller, Shukō s'inclina devant le maître, qui demanda :

— Quel est le goût du thé maintenant ?

Le visiteur demeura muet, se leva et fit demi-tour pour quitter la pièce.

— Shukō ! cria Ikkyū.

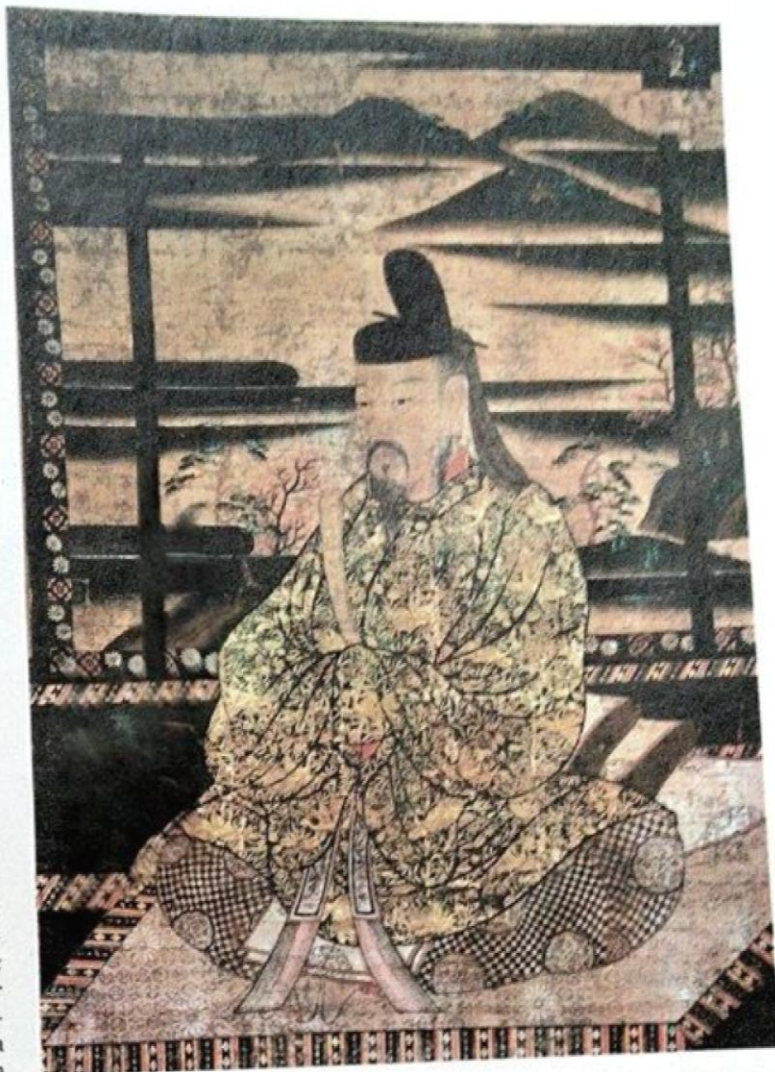
Le moine s'immobilisa un instant sur le seuil, contemplant le jardin, comme suspendu dans le vide. Il se retourna et répondit :

— Oui, maître.

— Quel est le goût du thé maintenant ?

Shukō déclara tranquillement :

— Le saule est vert, la rose est rouge.



Ikkyū hocha la tête avec un large sourire, satisfait que son hôte eût enfin goûté la saveur du thé sans thé, l'arôme unique de l'éternel présent.

Et Murata Shukō devint son disciple.

Shukō, sous l'influence d'Ikkyū, fut le précurseur du *chanoyu*, la cérémonie du thé telle qu'elle se pratique aujourd'hui, dans la simplicité et le dépouillement du *wabi-sabi* pour cultiver l'Éveil à l'ineffable saveur de ce monde impermanent. Il fut le premier à officier dans une cahute, au fond d'un jardin, évoquant un ermitage. Lui qui trouvait la Lune plus belle quand elle était voilée par les nuages, il remisa les précieuses porcelaines de Chine et mit à l'honneur des ustensiles rustiques et l'artisanat local aux formes imparfaites qui suggèrent la beauté subtile, l'esprit mystérieux des choses.

Tout y est sous le signe de l'harmonie. Chaque participant s'applique à mettre tout son cœur dans son attitude et sa gestuelle afin de parvenir au *muhinshu*, la communion entre l'hôte et l'invité. ■